

Profitez du malheur d'autrui.
Si cette histoire peut soulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement
Prouver par bon raisonnement
Que ce mal dont la peur vous mine et vous consume
N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aisément que de coutume?
Cela s'en va-t-il pas tout net?

Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits?
Vous apercevez-vous d'aucune différence?
Je tire donc ma conséquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal,
Cocuage n'est point un mal.

Où, mais l'honneur est une étrange affaire!
Qui vous soutient que non? ai-je dit le contraire?
Eh bien! l'honneur! l'honneur! je n'entends que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome:
Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot;
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien: la chose est fort facile.
Tout vous rit; votre femme est souple comme un gant;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonnerait pas deux mots en tout un an.

Quand vous parlez, c'est dit notable;
On vous met le premier à table;
C'est pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du seigneur:
Heureux qui vous le sert! la blondine chiorme¹
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen:
Vous êtes le patron: dont je conclus en forme,
Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;
Même votre homme écarte et ses as et ses rois.
Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche²,
Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine:
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.

¹ La troupe de blondes. *Chiorme* ou *chiourme* signifie proprement les forçats ou l'équipage d'une galère; mais, d'après son étymologie italienne et latine *ciurma* et *turma*, il sert aussi à désigner une foule, une presse, un grand nombre de personnes.

² Allusion à la pièce du *Festin de Pierre* (acte IV, scène III); le nom de *Dimanche*, que Molière a donné au marchand qui dans cette pièce vient demander ce qui lui est dû, est devenu en quelque sorte proverbial.

Ménélas rencontra des charmes dans Hélène
Qu'avant qu'être à Paris la belle n'avait pas.
Ainsi de votre épouse: on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse,
Cocuage est un bien.

Si ce prologue est long, la matière en est cause:
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre histoire. Il était un quidam
Dont je tairai le nom, l'état, et la patrie.
Celui-ci, de peur d'accident,
Avait juré que de sa vie

Femme ne lui serait autre que bonne amie,
Nymphé, si vous voulez, bergère, et cætera;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusque-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
Quoi qu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grâce

Devant cet homme, il fallut que l'amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.

Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit père, et mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,

Non comme qui perdrait sa femme,
Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur, et son âme.

La fille crût, se fit: on pouvait déjà voir
Hausser et baisser son mouchoir.
Le temps coule: on n'est pas sitôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raisonne: on devient grandellette,
Puis grande tout à fait; et puis le serviteur.

Le père, avec raison, eut peur
Que sa fille, chassant de race,
Ne le prévint, et ne prévint encor
Prêtre, notaire, hymen, accord;

Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grâce
Au présent que l'on fait de soi.
La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'était pas chose trop sûre.

Il vous mit donc la créature
Dans un couvent. Là cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille

Ne lit qu'avec danger, et qui gâtent l'esprit:
Le langage d'amour était jargon pour elle:
On n'eût su tirer de la belle
Un seul mot que de sainteté:
En spiritualité

Elle aurait confondu le plus grand personnage.

Si l'une des nonnains la louait de beauté,
Mon Dieu, fi! disait-elle; ah! ma sœur, soyez sage;
Ne considérez point des traits qui périront;
C'est terre que cela, les vers le mangeront.
Au reste, elle n'avait au monde sa pareille
A manier un canevas,

Filait mieux que Clotho, brodait mieux que Pallas,
Tapissait mieux qu'Arachné, et mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout, y fit mettre la presse;
Car la belle était là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au moutier⁴ sortant du couvent.

Vous saurez que le père avait, longtemps devant,
Cette fille légitimée.
Caliste (c'est le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.

Il se présenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla;

Et pour gendre aussitôt le père l'agréa.
La dot fut simple, ample fut le donaire:
La fille était unique, et le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire:

Les mariés n'avaient souci
Que de s'aimer et de se plaire.
Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.

Une jalouse humeur saisit soudainement
Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant qui sans lui se serait morfondu;

Sans lui le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la dame,
Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.
Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
Rien.

Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.

Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.
Volontiers où soupçon séjourne
Cocuage séjourne aussi.

Damon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci.

⁴ C'est-à-dire, qui vont se marier. *Moutier* ou *moustier* signifie église.

Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie
Fleurissait lors; et Circé,
Au prix d'elle, en diablerie
N'eût été qu'à l'A B C.
Car Nérie eut à ses gages
Les intendants des orages,
Et tint le destin lié:
Les Zéphirs étaient ses pages:
Quant à ses valets de pied,
C'étaient messieurs les Borées,
Qui portaient par les contrées
Ses mandats souventes fois,
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remède à l'amour:
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour

Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'était une affaire faite;

Mais elle allait au point, et ne marchandait pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvait se résoudre à fausser la promesse
D'être fidèle à sa moitié;

Et voulait que l'enchanteresse
Se tint aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? la race en est cessée,
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'histoire en cet endroit est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit.

L'hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la lance enchantée;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit:
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étaient d'autres gens que les nôtres:
On ne vivait pas comme en vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres et brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie;
Enfin n'omit aucuns secrets.

Damon à ses ressorts opposait l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour: Votre fidélité
Vous paraît héroïque et digne de louange;

⁴ Nombre de fois.

Mais je voudrais savoir comment de son côté
Caliste en use, et lui rendre le change.
Quoi donc ! si votre femme avait un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse ?
Et pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousserait jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
Je vous croyais beaucoup plus fin,
Et ne vous tenais pas homme de mariage.
Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage ;
C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis !
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique !
Et vous les bannirez de votre république !
Non, non ; je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve ;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Éraste
Va chez vous fort assidûment.
Serait-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Éraste nous visite ?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
Votre ami tant qu'il vous plaira,
Dit Nérie, honteuse et dépitée :
Caliste a des appas, Éraste a du mérite ;
Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ;
Tout cela s'accommode bien.
Ce discours porta coup, et fit songer notre homme.
Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu
Qu'il n'est pas besoin que je nomme ;
Un personnage expert aux choses de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne :
Où Damon jusqu'alors avait-il mis ses yeux ?
Car d'amis... moquez-vous ; c'est une bagatelle.
En est-il de religieux
Jusqu'à désemparer, alors que la donzelle
Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiète, et regarde un galant
En cent façons, de qui la moins friponne
Veut dire : Il y fait bon, l'heure du berger sonne ;
Êtes-vous sourd ? Damon à dans l'esprit
Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimère.
Nérie en a bientôt le vent ;
Et, pour tourner en certitude

* Pour dépitée, piquée, fâchée.

* L'heure du berger, expression proverbiale, pour dire l'occasion et le moment favorable à l'amour.

Le soupçon et l'inquiétude
Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,
L'enchantresse lui propose
Une chose ;
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,
Ou des miracles autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donnerait d'Éraste et l'air et le visage,
Et le maintien, et le corsage,
Et la voix ; et Damon, sous ce feint personnage,
Pourrait voir si Caliste en viendrait à l'effet.
Damon n'attend pas davantage :
Il se frotte ; il devient l'Éraste le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme,
Met la fleurette au vent ; et, cachant son ennui,
Que vous êtes belle aujourd'hui !
Lui dit-il ; qu'avez-vous, madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps ?
Caliste, qui savait les propos des amants,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs et soupirs furent tentés,
Et pleurs et soupirs rebutés.

Caliste était un roc ; rien n'émouvait la belle.
Pour dernière machine, à la fin notre époux
Proposa de l'argent ; et la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison ;
Sa chasteté plia : car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire ?
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon,
L'argent en aurait fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent maître du monde ?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point ;
Un financier viendra qui sous votre moustache
Enlèvera la belle ; et dès le premier jour
Il fera présent du panache ;
Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut : un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,

* C'est-à-dire, prodigue les propos galants.

Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, et dit à sa moitié :
Ah ! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?
Je devrais dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis ; et je t'aime encor tout infidèle :
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre épouse, voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise ; elle dit peu de chose ;
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire.
Un cocu se pouvait-il faire
Par la volonté seule, et sans venir au point ?
L'était-il ? ne l'était-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe-là :
On la fit par tel art que, dès qu'un personnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la lèvres, aussitôt tout s'en va ;
Il n'en avale rien, et répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.
Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
Il boit tout sans répandre goutte.
Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la lèvres au vase : il ne se répand rien.
C'est, dit-il, réconfort ; et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe ?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand'bande. Ainsi disait Damon,
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains ! si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les sauvages.

Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.
Quand les galants sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.
Le malheureux époux s'informe, s'inquiète,
Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.
Il y boit huit jours sans disgrâce.
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.

Ce fut bien là le comble. O science fatale !
Science que Damon eût bien fait d'éviter !
Il jette de fureur cette coupe infernale ;
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour carrée ;
Lui va, soir et matin, reprocher son forfait.
Cette honte, qu'aurait le silence enterrée,
Court le pays, et vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mène une triste vie.
Comme on ne lui laissait argent ni pierrerie,
Le geôlier fut fidèle ; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Était d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable ;
Mais quoi ! suis-je la seule ? hélas ! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.
Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable ?
Eh bien ! reprit Damon, je me consolerais,
Et même vous pardonnerais,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeler royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sut vos secrets révéler.

Le mari, sans tarder exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son château.
Sur la fin des repas, à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre :
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidèle ? il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen : buvez dans cette tasse :
Si votre femme de sa grâce
Ne vous donne aucun suffragant,
Vous ne répandrez nullement ;
Mais si du dieu nommé Vulcan
Vous suivez la bannière, étant de nos confrères
En ces redoutables mystères,
De part et d'autre la boisson
Coulera sur votre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
Cette pernicieuse chose,
Autant en font l'essai : presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure ; et, selon les esprits,
Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue parmi ses gens.
Déjà l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.

La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus
Si de tenir ils ont l'audace :

Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens; c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croit de jour en jour
Sans que l'on batte le tambour.

Les différents degrés où monte cocuage
Règlent le pas et les emplois :

Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage ;
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment,
Selon qu'entre les mains du sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment :

Il fut fait général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua :
Plus d'un intendant se trouva;
Cette charge fut partagée.

Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait ;
Puis le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.

Renaud dit à Damon : Grand merci de la coupe :
Je crois ma femme chaste, et cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? Cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux?
Je dors d'autant, grâces aux dieux.
Puis-je demander autre chose?
Que sais-je? par hasard si le vin s'épandoit ;
Si je ne tenais pas votre vase assez droit?
Je suis quelquefois maladroit :

Si cette coupe enfin me prenait pour un autre?
Messire Damon, je suis vôtre :
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, et ne hasarda point.

Damon dit : Celui-ci, messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été : consolons-nous pourtant ;
Nous avons des pareils; c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant et tant

¹ Expression proverbiale, pour dire simplement, en tout pour tout.

Que, l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant¹ ;
Par son mari chère tenue,
Tout de même qu'auparavant.

Époux, Renaud vous montre à vivre :
Pour Damon, gardez de le suivre.

Peut-être le premier eût eu charge de l'ost² :
Que sait-on? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire ;
Charlemagne lui-même aurait eu tort de boire.

V. LE FAUCON.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare; et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.

Il était donc autrefois un amant
Qui dans Florence aimait certaine femme.
Comment aimer ! c'était si follement
Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.
S'agissait-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jetait l'argent :
Sachant très-bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout :
Renverse murs, jette portes par terre ;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
Fait taire chiens, et quand il veut, servantes ;
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes ;
Bref, ne voudrait avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si³ laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon ; Frédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa ;
Sans fruit aucun vendit et fricassa
Tout son avoir ; comme l'on pourrait dire
Belles comtés⁴, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédait en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appelait messire
A longue queue; enfin, grâce à l'amour,
Il ne fut plus que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire : C'est dommage.

¹ Le traité, la convention, la promesse.

² De l'armée.

³ Pourtant.

⁴ Comté était autrefois féminin, et est resté ainsi dans le nom d'une de nos anciennes provinces, la Franche-Comté.

Chacun le dit, et chacun s'en tint là :
Car de prêter à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons
Et le mérite, et les belles raisons
De Frédéric, et sa première vie.
Le protestant¹ de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet ;
De maints tournois elle fut le sujet ;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'était ni fille dans Florence
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance :
Mais tout cela ne faisait que blanchir.
Il aimait mieux Clitie inexorable
Qu'il n'aurait fait Hélène favorable.
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premièrement ; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisait plus de compte.
Delà les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs ;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on était allé :
Prenez le titre, et laissez-moi la rente.
Clitie avait aussi beaucoup de bien ;
Son mari même était grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, et pauvrement bâtie.
Là Frédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vit sa misère en Florence ;
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimait pas moins
Il s'en prenait à son peu de mérite,
Non à Clitie ; elle n'ouït jamais,

¹ Celui qui faisait continuellement des protestations d'amour.

Ni pour froideur, ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée ;
Cuisine froide et fort peu fréquentée ;
A l'écurie, un cheval assez bon,
Mais non pas fin ; sur la perche, un faucon
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt marquis s'en allait, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las ! ne pouvait mais¹
Des cruautés de madame Clitie.
Ainsi vivait le malheureux amant ;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'allait consumant :
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnait ; toujours un double ennui
Allait en croupe à la chasse avec lui.

Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avaient qu'un fils pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étaient grands,
Avait toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon², qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfants mère ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux ;
Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a ;
S'il mangerait volontiers de cela ;
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse, et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Frédéric ; pleure, et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.

Or il est bon de savoir que Clitie
A cinq cents pas de cette métairie
Avait du bien, possédait un château :
Ainsi l'enfant avait pu de l'oiseau
Où parler. On en disait merveilles :

¹ N'y pouvait rien. Mais signifie ici plus, davantage, et vient de magis.

² Du petit enfant.

On en comptait des choses nonpareilles ;
 Que devant lui jamais une perdrix
 Ne se sauvait, et qu'il en avait pris
 Tant ce matin, tant cette après-dinée.
 Son maître n'eût donné pour un trésor
 Un tel faucon. Qui fut bien empêchée ?
 Ce fut Clitie. Aller ôter encor
 A Frédéric l'unique et seule chose
 Qui lui restait ! et supposé qu'elle ose
 Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
 Auprès de lui méritait-elle rien ?
 Elle l'avait payé d'ingratitude ;
 Point de faveurs ; toujours hautaine et rude
 En son endroit. De quel front s'en aller
 Après cela le voir et lui parler,
 Ayant été cause de sa ruine ?
 D'autre côté l'enfant s'en va mourir,
 Refuse tout, tient tout pour médecine ;
 Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
 De ce faucon ; il se tourmente, il crie :
 S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.

Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
 Chez Frédéric la dame un beau matin
 S'en va sans suite et sans nul équipage.
 Frédéric prend pour un ange des cieus
 Celle qui vient d'apparaître à ses yeux ;
 Mais cependant il a honte, il enrage
 De n'avoir pas chez soi pour lui donner
 Tant seulement un malheureux diner.
 Le pauvre état où sa dame le trouve
 Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
 Quoi ! venir voir le plus humble de ceux
 Que vos beautés ont rendus amoureux ;
 Un villageois, un hère, un misérable !
 C'est trop d'honneur, votre bonté m'accable.
 Assurément vous alliez autre part.
 A ce propos notre veuve repart :
 Non, non, seigneur ; c'est pour vous la visite ;
 Je viens manger avec vous ce matin.
 Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
 Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain ?
 Reprit la dame. Incontinent lui-même
 Il va chercher quelque œuf au poulailler,
 Quelque morceau de lard en son grenier.
 Le pauvre amant, en ce besoin extrême
 Voit son faucon, sans raisonner le prend,
 Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
 Et l'assaisonne, et court de place en place.
 Tandis la vieille a soin du demeurant ;
 Fouille au bahut ; choisit pour cette fête
 Ce qu'ils avaient de linge plus honnête ;

¹ Le trouve

Met le couvert ; va cueillir au jardin
 Du serpolet, un peu de romarin,
 Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
 Pour abréger, on sert la fricassée.
 La dame en mange, et feint d'y prendre goût.
 Le repas fait, cette femme résout
 De hasarder l'incivile requête,
 Et parle ainsi : Je suis folle, seigneur,
 De m'en venir vous arracher le cœur ;
 Encore un coup, il ne m'est guère honnête
 De demander à mon défunt amant
 L'oiseau qui fait son seul contentement :
 Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
 Mais excusez une mère affligée :
 Mon fils se meurt ; il veut votre faucon.
 Mon procédé ne mérite un tel don ;
 La raison veut que je sois refusée :
 Je ne vous ai jamais accordé rien.
 Votre repos, votre honneur, votre bien,
 S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
 Vous m'aimiez plus que votre propre vie :
 A cet amour j'ai très-mal répondu ;
 Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
 Vous demander... et quoi ? c'est temps perdu ;
 Votre faucon. Mais non : plutôt périsse
 L'enfant, la mère, avec le demeurant,
 Que de vous faire un déplaisir si grand !
 Souffrez sans plus que cette triste mère,
 Aimant d'amour la chose la plus chère
 Que jamais femme au monde puisse avoir,
 Un fils unique, une unique espérance,
 S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
 De la nature, et pour toute allégeance
 En votre sein décharge sa douleur.
 Vous savez bien par votre expérience
 Que c'est d'aimer ; vous le savez, seigneur.
 Ainsi je crois trouver chez vous excuse.

Hélas ! reprit l'amant infortuné,
 L'oiseau n'est plus ; vous en avez diné.
 L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
 Non, reprit-il : plût au ciel vous avoir
 Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
 De ce faucon ! Mais le sort me fait voir
 Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
 De mériter de vous aucune grâce.
 En mon pailler rien ne m'était resté :
 Depuis deux jours la bête a tout mangé.
 J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
 Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine ?
 Ce que je puis pour vous est de chercher

* C'est-à-dire le loup, le renard, le putois, le furet, et les autres bêtes sauvages qui s'introduisent dans les basses-cours et détruisent la volaille.

Un bon faucon : ce n'est chose si rare
 Que dès demain nous n'en puissions trouver.

Non, Frédéric, dit-elle ; je déclare
 Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
 De votre amour donné plus grande marque.
 Que mon fils soit enlevé par la Parque,
 Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
 J'aurai pour vous de la reconnaissance.
 Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
 Encore un coup, venez nous visiter.
 Elle partit, non sans lui présenter
 Une main blanche, unique témoignage
 Qu'amour avait amolli ce courage.
 Le pauvre amant prit la main, la baisa,
 Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.

Deux jours après, l'enfant suivit le père.
 Le deuil fut grand ; la trop dolente mère
 Fit dans l'abord force larmes couler.
 Mais, comme il n'est peine d'âme si forte
 Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
 Deux médecins la traitèrent de sorte
 Que sa douleur eut un terme assez court :
 L'un fut le temps, et l'autre fut l'amour.

On épousa Frédéric en grand pompe,
 Non-seulement par obligation,
 Mais, qui plus est, par inclination,
 Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
 A cet exemple, et qu'un pareil espoir
 Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
 Femmes ne sont toutes reconnaissantes.
 A cela près, ce sont choses charmantes ;
 Sous le ciel n'est un plus bel animal.
 Je n'y comprends le sexe en général :
 Loin de cela j'en vois peu d'avenantes.
 Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
 J'ai les desseins du monde les meilleurs :
 Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

VI. LA COURTISANE AMOUREUSE.

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
 D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
 Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
 En gens coquets il change les Catons ;
 Par lui les sots deviennent des oracles ;
 Par lui les loups deviennent des moutons :
 Il fait si bien que l'on n'est plus le même.
 Témoin Hercule, et témoin Polyphème,
 Mangeur de gens : l'un, sur un roc assis,
 Chantait aux vents ses amoureux soucis ;
 Et, pour charmer sa nymphe joliette,
 Taillait sa barbe et se mirait dans l'eau :

L'autre changea sa massue en fuseau
 Pour le plaisir d'une jeune fillette.
 J'en dirais cent ; Boccace en rapporte un,
 Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.
 C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,
 Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.
 Amour le lèche, et tant qu'il le polit.
 Chimon devint un galant personnage.
 Qui fit cela ? deux beaux yeux seulement.
 Pour les avoir aperçus un moment,
 Encore à peine, et voilés par le somme,
 Chimon aima, puis devint honnête homme.
 Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes
 Qui font plaisir aux enfants sans souci
 Put en son cœur loger d'honnêtes flammes
 Elle était fière, et bizarre surtout ;
 On ne savait comme en venir à bout.
 Rome, c'était le lieu de son négoce :
 Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse
 C'était trop peu ; les simples monseigneurs
 N'étaient d'un rang digne de ses faveurs.
 Il lui fallait un homme du conclave,
 Et des premiers, et qui fût son esclave ;
 Et même encore il y profitait peu,
 A moins que d'être un cardinal-neveu.
 Le pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,
 N'aurait été trop bon pour la donzelle.
 De son orgueil ses habits se sentaient ;
 Force brillants sur sa robe éclataient,
 La chamarrure avec la broderie.
 Lui voyant faire ainsi la renchérie,
 Amour se mit en tête d'abaisser
 Ce cœur si haut ; et, pour un gentilhomme
 Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,
 Jusques au vif il voulut la blesser.
 L'adolescent avait pour nom Camille ;
 Elle, Constance. Et bien qu'il fût d'humeur
 Douce, traitable, à se prendre facile,
 Constance n'eût sitôt l'amour au cœur,
 Que la voilà craintive devenue.
 Elle n'osa déclarer ses desirs
 D'autre façon qu'avecque des soupirs.
 Aparavant, pudeur ni retenue
 Ne l'arrêtaient ; mais tout fut bien changé.
 Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé
 En cœur si fier, Camille n'y prit garde.
 Incessamment Constance le regarde ;
 Et puis soupirs, et puis regards nouveaux.
 Toujours rêveuse au milieu des cadeaux :

* Des repas et des fêtes qui lui étaient donnés. Voyez la première édition du Dictionnaire de l'Académie française, au mot Cadeau.